

Cinquième conséquence. Si la science n'est que la sensation, le bien est pour chacun ce qui lui fait plaisir; le mal, ce qui lui cause de la peine. Aucune chose n'est bonne en elle-même, mais seulement par rapport à nous. Ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre. Et comme tout être agit selon sa nature, l'homme n'a d'autre but à remplir que de rechercher la plus grande somme de jouissances. C'est là son droit, son devoir, sa destinée. Cette destinée même lui est imposée, il ne pourrait s'en affranchir, il n'est pas libre, puisqu'il est matière, il est l'esclave de ses sens, comme la brute qui s'attache à la poursuite du plaisir. Nouvelle analogie, signalée par Platon dans le *Philèbe*, entre l'animal et l'homme qui se livre tout entier aux impressions du moment. De là l'*égoïsme*, l'*eudémonisme*, le *fatalisme*. Épicure et Hobbes sont parfaitement d'accord sur tous ces points. Il n'y a guère de variantes dans cette appréciation de la vie morale, qui a été si minutieusement réduite en calcul par Bentham. Il importe de remarquer seulement que l'idée de calcul, qui transforme le plaisir en intérêt bien entendu, est déjà une inconséquence dans le sensualisme pur. Pour arrêter l'impulsion des sens et rejeter un plaisir actuel en faveur d'un plaisir futur plus important, il faut dans l'homme un autre élément que la sensibilité, il faut au moins la réflexion.

Que pensent de cette morale nos modernes sensualistes? Je crois qu'ils n'en ont pas conscience, que leur cœur proteste contre leurs maximes, que leur doctrine, en tant que philosophie, est un jeu de leur imagination et qu'ils la repousseraient avec indignation s'ils en voyaient clairement les conséquences nécessaires. M. Büchner proteste avec énergie contre les intentions qu'on prête à ses amis. « Depuis que les résultats généraux de la philosophie des sciences naturelles ont commencé à pénétrer dans le peuple, on a appréhendé les plus grands dangers pour la société humaine, par rapport aux tendances matérialistes de ces sciences; on a eu même l'outrecuidance de prédire tout bonnement la destruction de toutes les idées morales, par conséquent la ruine de la société même et un *bellum omnium contra omnes*,

si ces tendances venaient à prévaloir (1). » Pour ceux qui connaissent le matérialisme par l'étude de la philosophie ou de l'histoire, ces craintes ne sont pas chimériques, mais légitimes. Il n'y a pas une idée morale, ni l'abnégation, ni le devoir, ni la loi naturelle, ni l'imputabilité des actes, qui puisse se concilier avec le principe égoïste et fataliste du sensualisme. Il n'y a pas une société capable de résister à la brutale recherche de l'intérêt personnel, si l'intérêt peut jamais étouffer la conscience et sortir tous ses effets. Les relations des hommes entre eux seraient précisément une guerre de tous contre tous, selon la juste expression de Hobbes : ce serait l'état de nature décrit par ce grand logicien. Oui, l'homme se conduirait comme une bête féroce, s'il devait, selon les prescriptions de la doctrine, tout sacrifier à ses jouissances matérielles. M. Büchner ne comprend pas cela, et c'est son excuse. Mais il a tort de répondre à une critique sérieuse par de sottes déclamations contre l'état social. Il a tort surtout de suivre les prétendus apôtres de la liberté en Allemagne qui rejettent absolument la liberté de l'homme. L'homme n'est pas libre, et pourquoi? Parce qu'il fait partie d'un peuple, dont les mœurs dépendent du climat, parce qu'il est soumis lui-même aux influences multiples de son caractère et des circonstances extérieures. Il y a longtemps qu'on sait cela, et cela n'a jamais empêché un être raisonnable, niât-il la raison, d'affirmer intérieurement sa liberté. Singulière justification, en vérité! Vous vous défendez de porter atteinte à l'ordre moral, et vous sapez l'ordre moral par sa base. Ignorez-vous donc que sans la liberté, il n'y a plus de responsabilité, plus de mérite, plus de vertu, plus de devoir? Ou prétendez-vous que l'homme est une machine et qu'il lui suffit d'observer un règlement de police pour avoir droit au respect et s'élever à la dignité d'un être libre?

Sixième conséquence. Si l'homme n'a que des sens, que devient enfin la justice ou le droit, principe de la vie sociale? Protagoras confondait le droit avec la loi, la légitimité avec

(1) D' Büchner, *Force et Matière*, pag. 252.

la légalité, et disait que toutes les lois sont bonnes pour les peuples qui les adoptent, quelque contraires qu'elles puissent être entre elles. C'est la théorie du fait accompli, la justification du succès, abstraction faite des moyens. Hobbes l'accepte et la développe avec sa rigueur ordinaire, sans la moindre hésitation. La distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste n'est pas la source, mais l'effet de la loi. Il faut tenir pour bon tout ce que la loi permet ou commande, pour mauvais tout ce qu'elle défend, alors même qu'elle ordonnerait de renier Dieu, d'exposer les enfants ou de massacrer une classe de citoyens. L'assassinat n'est pas coupable en lui-même, mais il le devient par la défense de la loi. Pure convention. En effet, remontez à l'origine de la société, et représentez-vous l'état de nature, où les hommes vivaient comme les loups. Là on ne connaissait ni le bien ni le mal. Chacun avait droit à tout, et personne ne ménageait ses semblables. La justice alors était le droit du plus fort; en d'autres termes, le droit c'est la force, comme le soutient encore M. Proudhon, comme doivent le prétendre tous ceux qui assimilent l'homme à la brute. Mais il paraît que nos ancêtres se sont dégoûtés de cette justice-là, estimant sans doute qu'elle était funeste à tous; ils se sont donc réunis et sont convenus, quoiqu'ils n'eussent ni raison ni langage : 1° qu'ils inventeraient des signes pour s'entendre; 2° qu'ils mettraient fin à l'état de nature; 3° qu'ils institueraient un état contre-nature, appelé société; 4° qu'ils feraient un contrat en règle, aussitôt qu'ils sauraient écrire, pour fixer leurs droits et leurs devoirs réciproques. C'était assez bien imaginé pour des sauvages, plus sauvages que les populations les plus dégradées qu'invoquent les partisans de l'empirisme philosophique, puisqu'on n'est pas encore parvenu à trouver des hommes sans parole ni état social. Nos ancêtres ont donc généreusement renoncé à leurs prétentions sur toutes choses, dans l'espoir d'obtenir quelque sécurité; ils ont créé le bien et le mal, la propriété et la police, le juste et l'injuste; mais leurs descendants, convaincus que ces prétentions sont après tout leurs droits, sont naturellement tentés de les reprendre. Voilà pourquoi il y a des gens qui disent qu'ils

peuvent disposer des biens et de la vie d'autrui et qui en disposent. Les autres ne valent pas mieux, mais n'osent pas obéir à l'inspiration de la nature, par crainte de la loi. La crainte est la sauvegarde de la société, le contrepoids de l'instinct. La meilleure société sera donc celle où la loi inspirera la terreur la plus vive. Organisez l'État, donnez-lui tous les pouvoirs, laissez au prince droit de vie et de mort sur les citoyens, sur les sujets, afin que personne ne se permette de parler ni d'agir contre l'ordre établi, que personne ne s'avise d'avoir une opinion ou une croyance sans l'autorisation du prince. L'idéal de la société est le *despotisme* et l'*absolutisme*, la seule forme de gouvernement qui soit conforme à la nature sensible de l'homme.

Les nouveaux partisans de l'empirisme philosophique comptent parmi eux de chauds démocrates. Connaissent-ils ces conséquences politiques du sensualisme? J'en doute. Les avertissements, il est vrai, ne leur ont pas manqué. Dans une assemblée de naturalistes et de médecins allemands à Göttingue, un savant plus clairvoyant que les autres, Rodolphe Wagner, leur a dit publiquement : « La morale qui découle du matérialisme scientifique se résume en ces mots : mangeons et buvons, demain nous ne serons plus. Toutes les grandes et nobles pensées sont de vains rêves, des fantasmagories, des jeux d'automates à deux bras, courant sur deux jambes et se décomposant en atomes chimiques pour se combiner de nouveau. » Mais ils prétendent que ce sont des calomnies et se récrient contre l'hypocrisie de la vertu qui s'effarouche de leurs maximes. Il faut les renvoyer à l'étude de Hobbes. Quant à M. Büchner, il s'occupe peu de questions sociales dans son livre; il se contente d'étaler avec complaisance le spectacle de la perversité humaine, à l'état de nature, et en conclut qu'il n'existe en nous aucune idée innée de morale, de droit ou de religion. Nous reviendrons à ce problème.

Tel est l'ensemble des conséquences du sensualisme. Elles se résument en un mot : il n'y a point de vie rationnelle, la vie de l'homme ne diffère en rien de la vie des animaux, au point de vue de la qualité : la science se réduit à la sensa-

tion, le bien au plaisir, la justice à la force, Dieu à la matière. Que peut-il sortir de là? Le dégoût chez tous ceux qui ont quelque sentiment moral; sinon la ruine de la société, le retour à la barbarie.

CHAPITRE II

LA CONNAISSANCE ABSTRAITE

ANALYTIQUE LOGIQUE.

L'homme ne connaît pas seulement des objets individuels, parfaitement déterminés sous tous les rapports dans le temps et dans l'espace, accessibles aux divers modes de la sensibilité; il saisit encore par l'entendement des relations générales entre les faits qu'il observe et peut même s'élever par la raison à des notions qui dépassent toutes les limites de l'expérience. On discute la valeur de ces connaissances non sensibles, mais leur existence en nous est hors de toute contestation. Nous connaissons à tort ou à raison des espèces, des genres, des classes d'êtres appartenant aux règnes de la nature, tandis que les sens ne nous présentent jamais que des individus; et nous affirmons, en outre, que nous savons quelque chose de l'espace, du temps, de la nature, de l'humanité, de Dieu même, tandis que l'observation ne porte que sur les êtres finis du monde.

Les connaissances non sensibles qui ont pour objet des propriétés générales, des lois universelles, des choses infinies, sont plus importantes pour la science que les connaissances sensibles, qui ont pour objet les particularités ou les phénomènes. Il n'y a point de science des phénomènes, disait Platon. En effet, les phénomènes peuvent bien servir à la description d'un objet, mais ne sont utiles à la science que comme indices des propriétés d'une classe. Les qualités particulières d'un cheval, par exemple, ont de l'intérêt pour le

propriétaire, mais la science ne s'occupe que des qualités du cheval. Point de science sans éléments généraux. L'histoire même, comme science encyclopédique des faits, repose sur des principes, qui accusent ses rapports avec la philosophie: l'histoire politique s'appuie sur l'idée de la société, l'histoire naturelle sur l'idée de l'organisation. La connaissance sensible est donc insuffisante en elle-même, quoiqu'elle forme peut-être la partie la plus étendue de notre savoir, par l'innombrable quantité de détails qu'elle nous fournit journallement sur tout ce qui nous entoure; ces détails tirent surtout leur prix de l'unité que la pensée y découvre, en les ramenant à leurs lois, en les réduisant en système, au moyen des notions abstraites de l'entendement et des catégories de la raison.

La connaissance abstraite et la connaissance rationnelle sont l'une et l'autre non sensibles; mais elles offrent entre elles cette différence remarquable, que la première a sa base dans l'observation et se contente d'en généraliser les résultats, tandis que la seconde est indépendante et au dessus de toute expérimentation. L'une est proprement la connaissance de l'*entendement*, comme faculté d'abstraction et de généralisation, c'est à dire le produit de l'analyse ou de la réflexion s'exerçant sur les objets individuels donnés par les sens et s'attachant à en reproduire les traits communs; l'autre est plutôt la connaissance de la *raison*, comme faculté supérieure qui nous ouvre le monde des idées, des causes et des principes, comme sens de l'infini et de l'absolu. C'est au fond la distinction qu'on fait entre les notions généralisées et les notions générales. Les notions généralisées sont induites de l'observation et n'existent en nous que grâce à la connaissance acquise des espèces qui se trouvent sur notre globe: telles sont les notions de neige, de fer, de palmier, de gentiane, de rhinocéros, d'infusoire. L'une ou l'autre de ces notions peut manquer à beaucoup d'hommes, selon la contrée qu'ils habitent et l'instruction qu'ils ont reçue, sans que les intérêts de la raison soient sensiblement lésés; tous les habitants de la terre en eussent été privés, si notre planète avait eu une autre origine et une autre histoire, absolu-